

Pour en finir avec l'enseignement des religions

Christian Saint-Germain

Numéro 200, janvier–février 2005

Les enseignements de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18808ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Germain, C. (2005). Pour en finir avec l'enseignement des religions. *Spirale*, (200), 60–63.

POUR EN FINIR AVEC L'ENSEIGNEMENT DES RELIGIONS

L'ENSEIGNEMENT des humanités. Le dernier conventum gérontocratique. Les adresses au ministre de l'Éducation seront solennelles, sortez vos mouchoirs! S'il fallait que disparaissent les pans de culture générale transmis à la relève, nous risquerions de voir de futurs enseignants qui ne savent pas écrire... Laissez-nous atteindre au moins paisiblement l'âge de la retraite. Nous nous sommes remariés avec de plus jeunes et ne pouvons retourner sans emploi aux portes des garderies dans la joyeuse soixantaine. S'il fallait remettre en cause le rapport Parent, les CLSC, la *Magna Carta*... S'il fallait, je n'ose pas même y penser, oser fermer les exsudats moribonds des facultés de théologie catholique, les départements de sciences religieuses... Au-delà de ces hypothèses impies, si l'on doit conserver la transmission de quelque chose comme les humanités, il faudrait être en mesure de distinguer les intérêts corporatistes des contenus qui méritent une aussi subite attention. Une pareille sollicitude pédagogique a-t-elle déjà existé sans la menace de priorisation budgétaire? S'agit-il plus trivialement de maintenir un ratio d'enseignant(e)s comme sur un chantier de construction un syndicat impose un nombre « plancher » d'électriciens, de plombiers?

Je ne crois ni au bon sentiment des propagandistes de la culture générale, à supposer qu'une telle chose puisse à notre époque encore exister, ni à la rupture entre les générations. J'y entends plutôt le « prière de ne pas déranger » d'un consortium constitué d'une couche générationnelle qui tarde à prendre sa retraite dans les institutions d'enseignement et a un intérêt syndical bien senti. Si l'on devait sauver les humanités, ce n'est certes pas en proposant un enseignement des religions ou de la culture religieuse, mais bien davantage en mettant en évidence les menaces à la vie démocratique, à l'égalité des sexes, et l'imposition des caprices vestimentaires des uns et des autres que font peser sur les sociétés pluralistes ces maladies transmises socialement. Alors que la société québécoise émerge à demi-morte de son infantilisation catholique, la voilà en train de préparer les jeunes à l'émerveillement devant la diversité culturelle : à la sagesse du port du kirpan

et aux vertus du voile islamique. Falbalas et salamalecs devraient passer pour des apports, des enrichissements mutuels, de même que les tribunaux parallèles, la circoncision des nouveau-nés, la virginité avant le mariage arrangé entre les familles, les prises d'otages pour dénoncer les lois civiles, l'encouragement à l'assassinat des écrivains. Qui ne rêve d'importer ces trésors de la mentalité archaïque et d'en approfondir les mystères transgénérationnels?

Pourquoi ne pas envisager les choses dans une lumière plus crue : notre système d'éducation publique de même que notre système de santé sont de retentissants échecs. Les patients sortent de l'hôpital plus malades qu'ils n'y sont entrés et ceux qui se destinent à l'enseignement ne peuvent écrire dans leur langue au terme du baccalauréat. Ce sont là des monopoles d'État semi-soviétiques encore captifs des façons de faire des années soixante, avec leur grande aristocratie médicale et leur petite bourgeoisie syndicale. Ceux qui proposent une conception passiste de la formation religieuse, de même que la plupart des ministres de l'Éducation, n'ont jamais envoyé leurs enfants dans une école publique ni attendu pour recevoir des soins médicaux.

Quand protégera-t-on les convictions de ceux qui croient que les religions ne sont que des accélérateurs de haines identitaires (les lieux « saints » : de véritables petits ateliers qui préparent aux conflits armés)? Des encouragements à la soumission des hommes devant l'absurdité de leur condition? Une négation permanente et explicite de l'égalité des sexes? Qui veut supporter le potentiel de violence porté par les célébrations collectives des grandes religions? Qui croit une minute que la pratique religieuse constitue une solution à quelque problème de la modernité que ce soit? Pourquoi vouloir perpétuer autrement et ailleurs que dans une simple perspective muséologique cet héritage explosif?

Tout pousse vers cette sottise conceptuelle qui veut que la religion soit bonne et que ce ne sont que les écarts dans sa pratique qui en constituent le danger. Chaque religion authentique et vivante appelle d'abord au témoignage et ensuite au martyre. Il ne peut y avoir de co-

habitation paisible entre une conception de la vérité religieuse révélée et les lois civiles. Toute discussion ou délibération autour d'une vérité révélée ne peut être comprise par la conscience religieuse que comme un blasphème, une trahison ou une marque grave d'impiété. Pas de lois civiles, même les Chartes, qui ne soient comprises comme de simples lois humaines en regard des révélations millénaires à La Mecque, sur le Sinaï ou le Golgotha. Les monothéismes sont meurtriers et sacrificiels par nature. À défaut de l'influencer à sa perte, les religions n'ont jamais accepté autre chose de la société civile que des privilèges fiscaux, des dérogations, toutes marques de subordination à son prétendu héritage.

Pourquoi ne pas soulager l'espace public de ces miasmes? Les endeuillés du cours classique s'imaginent que priver les enfants de la religion les dépouillerait d'un pan de la culture universelle. N'ont-ils jamais constaté à quel point étaient faméliques les contenus transmis dans les facultés de théologie ou les départements de sciences religieuses, et ineples les docteurs modernes de ces disciplines? Imaginons un certificat en pastorale de la santé, un baccalauréat en toucher chrétien, déjà plus rigoureux si on lui ajoutait une concentration en naturopathie. S'imaginer-t-on que ces départements, dignes héritiers des « messes à gogo », peuvent fournir quelque éclairage sur les situations politico-religieuses de notre époque? Les consulte-t-on d'ailleurs sur autre chose que sur les scandales pédophiles ou les féminismes mièvres?

Les médias couvrent indûment et avec complaisance les facéties catholiques sous prétexte de répondre à une clientèle âgée. Il n'est rien de plus ridicule que les courbettes, les simagrées de déférence utilisées entre de vieux hommes de la hiérarchie religieuse. Spectacle maintes fois présenté avec une égale componction par Radio-Canada, du « consistoire » de Marc Ouellet aux dernières péripéties de mère Teresa, la « Proune » catholique désormais bienheureuse. Ce qui est consternant n'est pas le récit complaisant des lubricités charitables de mère Teresa ni l'imbécillité cruelle que représente la lutte contre la contraception en Inde, mais son imposition sur les ondes d'une télévision d'État



Stephen Schofield, *A raging stream is called violent, but not the riverbed that hems it in*, vue d'ensemble, Berland Hall Gallery, New York, N.Y. Photo : Ray Manikowitz

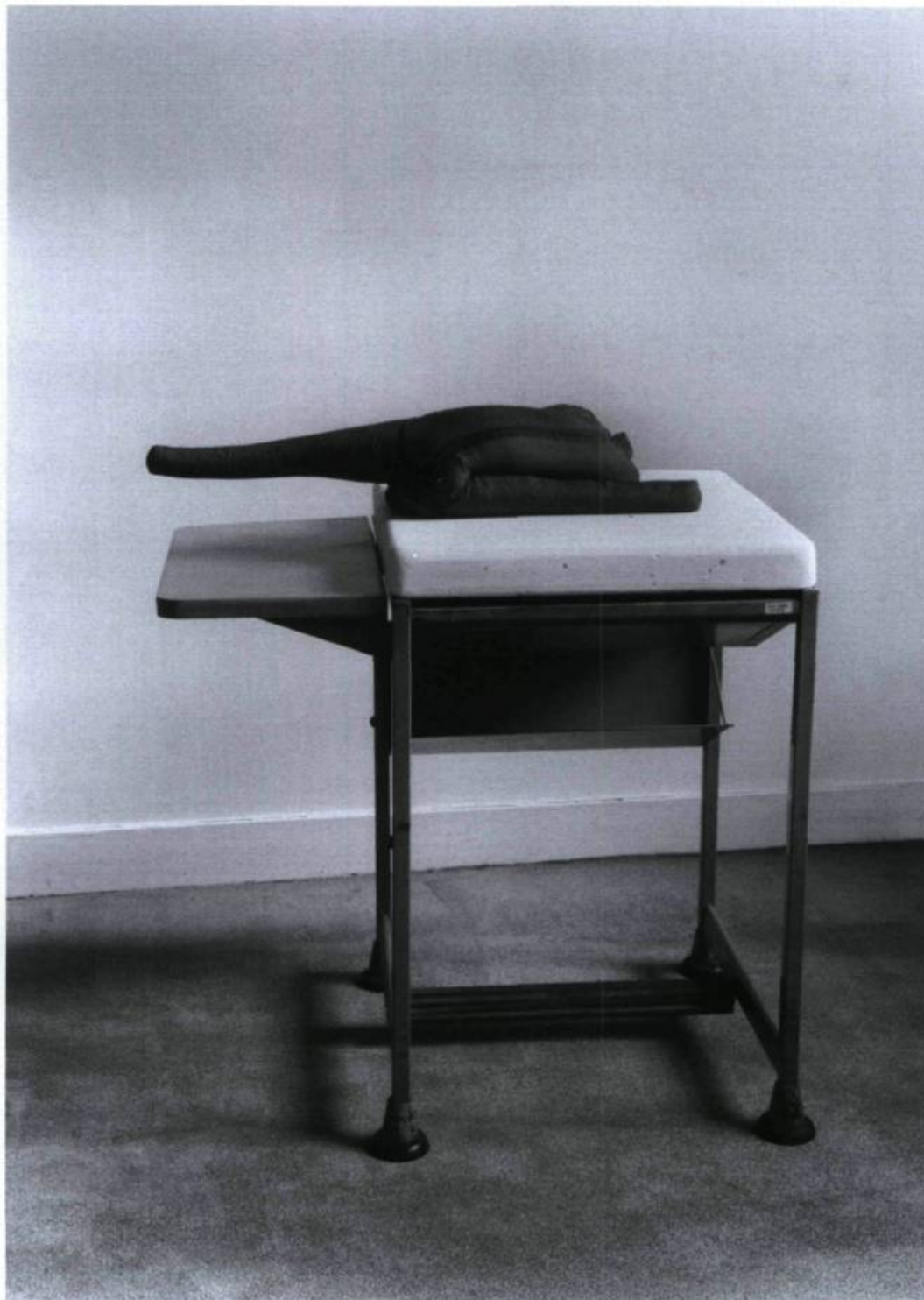
supposée neutre à l'égard des canulars religieux de toutes origines. Même l'histoire politique récente rappelle les visites des premiers ministres québécois au Saint-Siège. Lucien Bouchard, le grand messie nationaliste, et son ancien acolyte conservateur maintenant chef de l'État québécois n'ont pas manqué, avec leur femme, de réclamer pour eux-mêmes des colifichets et autres médailles miraculeuses lors d'une visite à Rome.

L'état de santé du Pape semble préoccuper les diffuseurs. La rediffusion de râlements assortie de gros plans sur un faciès somnambule porte à son comble l'apothéose misérabiliste. Chacun de ses faux pas, de ses hésitations ou de ses tremblements est épié pour la plus

grande joie d'un auditoire friand de délectations séniles. Sa dernière visite au Canada n'a pourtant pas fait ses frais. La mise en scène grandiose reste à venir : la mort du Pape et ses funérailles, puis l'élection de son successeur. Le père Benoît Lacroix s'interdit à lui-même de mourir pour pouvoir faire son commentaire radio-canadien sur la disparition du grand homme venu de Pologne. Aucune éthique des communications ou des médias ne protège contre cet abus des ondes. Cette manipulation complice des médias se fait dans le mépris le plus évident de l'intelligence commune. Tartuferies médiatiques, alors que la pratique religieuse n'a jamais été aussi basse et que des églises sont converties en condominiums.

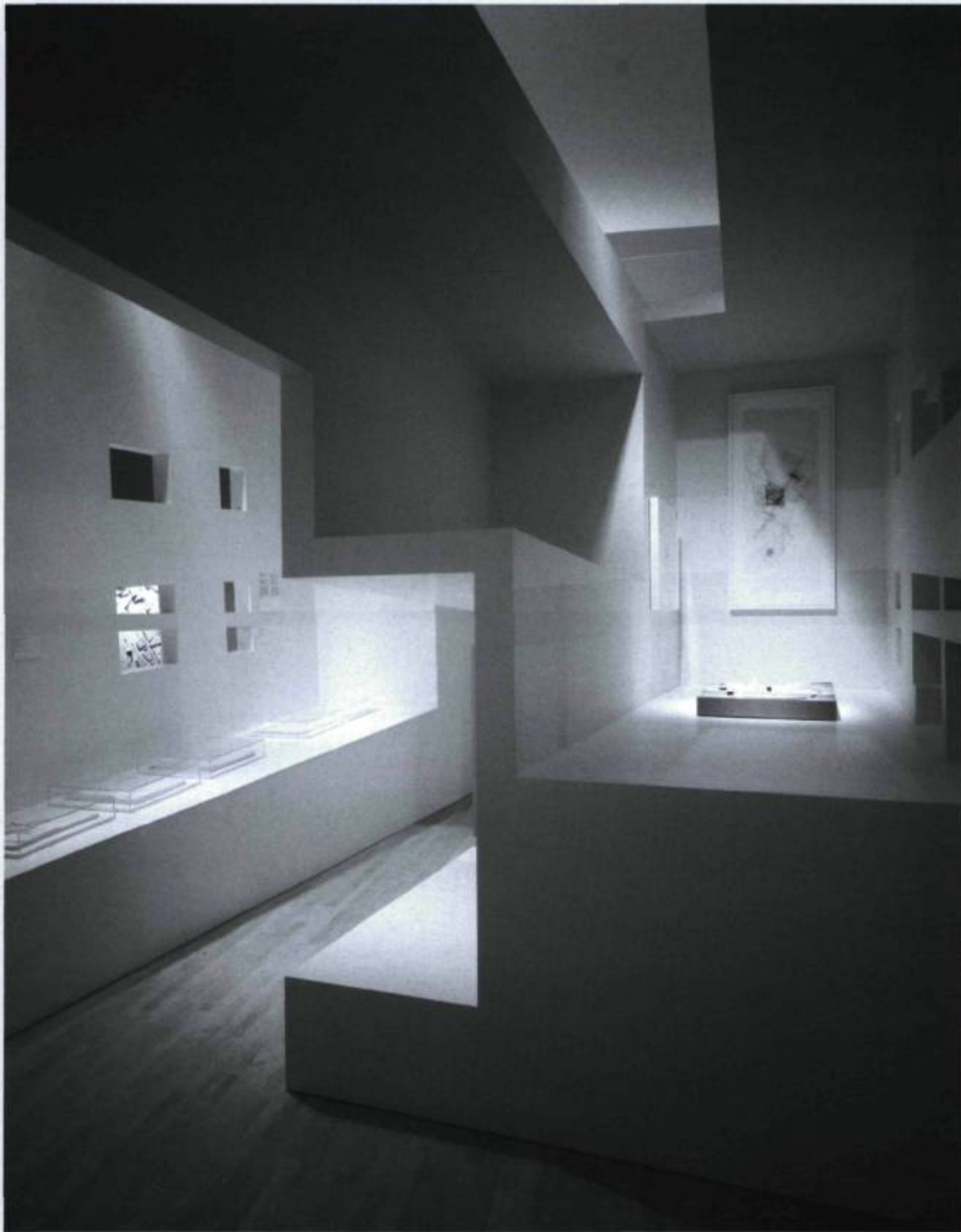
L'enseignement de la culture commence par un effort de discernement et implique un regard lucide sur les chasses gardées, la remise en cause de certaines prébendes institutionnelles. La fonction du philosophe dans l'espace public demeure plus qu'à aucune autre époque cruciale dans la dénonciation du fétichisme universel des religions. Peut-être faut-il, à l'instar des accidents écologiques, décontaminer désormais les sites où se trouve et renaît sans cesse l'illusion religieuse. La meilleure manière n'est certes pas de l'installer dans un cursus ou de l'aborder avec la déférence et l'esprit de sérieux qu'elle impose déjà aux esprits faibles.

Christian Saint-Germain



Stephen Schofield, *Spout*, 1991, de l'ensemble *A raging stream is called violent, but not the riverbed that hems it in*, personnage : 26 × 68 × 13 cm, organza de polyester et sable, socle : plâtre et mobilier de bureau récupéré. Photo : Christian Bonnard

« Dans la mise en scène de tous ces corps-sacs de sable, il semble que ceux-ci font système. C'est ainsi que ces sacs anthropomorphes, juchés sur de petits chariots de métal, ou sur des tablettes mécaniques, suggèrent d'étranges expérimentations médicales. Mais il ne s'agirait pas tant ici de vivisection que de déconstruction » (Michaël La Chance, « Des êtres de sables », critique de l'exposition *On dit du courant fort qu'il est violent, mais non du lit de la rivière qu'il enserre*, Délégation générale du Québec à Paris, du 5 novembre 1991 au 20 janvier 1992, et 7^e édition des Cent jours d'art contemporain, du 1^{er} août au 1^{er} novembre 1992).



Peter Eisenman, installation de l'exposition Eisenman au CCA. Photo : Michel Legendre. © Centre Canadien d'Architecture, Montréal

« Alors que l'architecte moderniste ne tenait pas compte du site, pour l'architecte déconstructionniste le site se présente d'abord comme texte. Il semble en effet que dessiner des plans, édifier des bâtiments, tout cela serait porté par l'exigence d'une « lecture » du site qui tienne compte à la fois de ses caractéristiques géométriques et des significations du lieu. Chez Eisenman, il ne s'agit pas de préserver ces caractéristiques et significations; celles-ci sont aussitôt relancées dans un jeu de calquages et de modifications d'échelles, selon les procédés fondamentaux de la poésie d'une architecture qui se concrétise entre le réel (non-sémiotique) et le texte (sémiotique) » (Michaël La Chance, « Architecture déconstructionniste », critique de l'exposition *Cités de l'archéologie fictive, Œuvres, 1978-1988*, Centre canadien d'architecture, du 2 mars au 19 juin 1994).